

de toute la matière subtile répandue dans un tourbillon particulier, comme de l'univers entier, et qu'elle est elle-même divisée en une infinité de tourbillons infiniment petits animés d'une grande vitesse et d'une force centrifuge presque infinie : « Voilà, dit Fontenelle, un grand fonds de force pour tous les besoins de la physique dont Malebranche les regardait comme la clef (1). » Par les petits tourbillons il remplaçait cette prétendue force d'inertie des parties d'un corps avec laquelle Descartes prétendait expliquer la dureté des parties et leur résistance à tout déplacement. Selon Malebranche, ce faux principe, que le repos a de la force, est ce qui gâte le plus la physique de Descartes (2).

Il a publié des *Réflexions sur la lumière, la couleur et la génération du feu* (3), où il rattache étroitement ensemble, comme n'étant également que des ébranlements du fluide lumineux, la lumière et les couleurs (4).

Malebranche ne fut pas seulement géomètre et physicien, il eut aussi, à l'exemple de Descartes, un grand goût pour l'anatomie. « De toutes les choses matérielles, il n'y en a point, dit-il, de plus digne de l'application des hommes que la structure de leur corps et la correspondance qui est entre toutes les parties qui le composent (5). » Dans plusieurs passages de la *Recherche de la vérité* il défend cette science, avec beaucoup d'esprit et de vivacité, contre les mépris et les dégoûts des gens du monde. Mais son

(1) La *Physique moderne* semble vouloir recourir de nouveau à ce grand fonds de force, comme dit Fontenelle, et faire revivre, sous d'autres noms, les petits tourbillons. « On a le droit, dit M. Laugel, de considérer chaque corpuscule matériel comme une sorte de petit monde, comme un tourbillon qui comprend un certain nombre d'atomes en mouvement les uns en face des autres. » (*Problèmes de la nature*, p. 93, in-12, Germer Baillières.)

(2) Voir le VI^e livre de la *Recherche*, dernier chapitre, et le 16^e *Éclaircissement*.

(3) *Mémoires de l'Académie des sciences*, année 1699.

(4) Goethe, dans son *Histoire des couleurs*, analyse et critique ce *Mémoire* de Malebranche. Voir dans les œuvres de Goethe, édition Hachette, le volume des œuvres scientifiques publiés par M. Favre.

(5) *Recherche de la vérité*, liv. II, chap. v.

passé-temps favori, quand il voulait distraire son esprit d'études plus sérieuses, était l'étude des insectes. Il se plait à décrire, en un style plein de charmes, les insectes, la magnificence de leur parure, la délicatesse et l'harmonie de leurs parties; il les préfère même, pour la démonstration de la divine Providence, à des merveilles plus éclatantes, à celles par exemple de l'astronomie, science pour laquelle, ce qui paraît étrange de la part d'un mathématicien, il n'avait nulle estime (1).

C'est comme mathématicien, et comme auteur du *Traité des lois de la communication du mouvement*, que Malebranche fut nommé membre honoraire de l'Académie des sciences, en 1699, à l'époque du renouvellement de la compagnie (2). Il se montra toujours assidu aux séances, et il eut un certain nombre d'amis et même, comme nous le verrons, de disciples, parmi ses confrères. L'Académie suivit avec intérêt la contestation qu'il eut avec Régis sur les causes de la grandeur apparente de la lune à l'horizon, contestation qui se termina, à l'avantage de Malebranche, par un jugement motivé, signé des plus illustres mathématiciens de la compagnie (3).

Mais si, après la métaphysique, il estimait les mathématiques, la physique générale et quelques sciences expérimentales, il n'avait que du dédain pour les sciences historiques, pour l'érudition, pour l'étude et la critique des langues. Il semble pousser plus loin que Descartes lui-même ce mépris de l'antiquité et de l'histoire. Que de sarcasmes il prodigue contre ces vaines sciences qui enflent, dit-il, le cœur de l'homme et faussent son esprit !

(1) Sa *Bibliothèque* de 1,200 volumes, qu'il légua à l'Oratoire, se composait en grande partie d'*Ouvrages sur les Insectes*.

(2) D'après le règlement de 1699, les ecclésiastiques faisant partie d'une congrégation, ne pouvaient être admis à l'Académie que comme membres honoraires. « L'on m'a mis un des dix honoraires de l'Académie des sciences. » (*Lettre de Malebranche à M. l'abbé Barrand. Correspondance inédite*, p. 18.)

(3) Le marquis de L'Hôpital, Sauveur, Varignon, Catelan. Régis repoussa leur jugement avec beaucoup d'inconvenance et d'amertume.

Avant que d'être grammairien, poète, historien, étranger, il veut qu'on soit homme, chrétien et Français (1). Il était plus touché, disait-il, de la considération d'un insecte que de toute l'histoire grecque et romaine et, dans un seul principe de physique ou de morale, il trouvait plus de vérité que dans tous les livres historiques (2). Daguesseau raconte qu'un Thucydide trouvé sur sa table fut pour Malebranche un sujet de scandale, et refroidit même singulièrement la bonne opinion que jusqu'alors il avait eue de lui. A un savant fort prévenu en faveur de l'histoire, il demanda un jour s'il croyait qu'Adam fût bien habile dans le paradis terrestre. Celui-ci répondit qu'assurément il l'était, puisque, d'après les théologiens, il avait toutes les sciences infuses. Hé bien, répliqua Malebranche, cet homme, qui savait tout, ne savait pourtant ni l'histoire, ni la chronologie. Quant à lui, il n'avait pas, ajoutait-il, la prétention d'en savoir plus qu'Adam avant sa chute (3). Dans la *Recherche de la vérité*, il reprend les personnes de piété, qui réprouvent toutes les sciences humaines, de ne pas excepter la métaphysique, la science de la nature et les mathématiques, mais il permet volontiers de condamner au feu tous les poètes et tous les philosophes païens (4). C'est surtout Malebranche, comme nous l'avons dit, que Huet a en vue, quand il accuse les cartésiens de vouloir ramener le dix-septième siècle à la barbarie.

Naturellement poète par la beauté de son imagination, il méprisait la poésie. On rapporte que jamais il ne put lire dix vers de suite qu'avec dégoût. Ce n'était pas par défaut de sentiment ou d'imagination, mais par une sorte de rigorisme philosophique. On connaît les deux vers ridicules qu'on lui attribue :

Il fait en ce beau jour le plus beau temps du monde
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde !

- (1) *Traité de morale*, II^e liv., chap. x.
 (2) *Éloge*, par Fontenelle.
 (3) *Histoire du P. André*.
 (4) *Recherche de la vérité*, IV^e liv.

« On prétend, dit Voltaire, qu'il les fit pour montrer qu'un philosophe peut être poète quand il veut. Mais quel homme de bon sens croira jamais que le P. Malebranche ait fait quelque chose d'aussi absurde (1) ? » Nous sommes de l'avis de Voltaire, et nous croyons, avec l'abbé Trublet, que ces deux vers étaient une critique plaisante de tous ces sacrifices du bon sens, de la précision et de la justesse que font trop souvent les poètes pour construire les vers et obtenir la rime (2). Voulait-il plaisanter à leurs dépens, il citait ces deux vers qu'il se vantait d'avoir composés. On ne manquait pas de s'étonner un peu qu'il mit ainsi les gens à cheval sur l'onde : « Je le sais bien, répondait-il, mais passez-le-moi en faveur de la rime ; tous les jours vous en passez, et de plus fortes, à de meilleurs poètes que moi (3). »

« Si Malebranche, a dit Montesquieu, avait été un écrivain moins enchanteur, sa philosophie serait restée dans le fond d'un collège comme dans une espèce de monde souterrain (4). » Il est certain que le génie de l'écrivain et le charme du style ont beaucoup contribué au succès des ouvrages philosophiques de Malebranche. La beauté de son langage a été admirée par Fontenelle, Bayle, le P. André, Daguesseau, Arnauld, Bossuet, Diderot, Voltaire, par les amis et par les adversaires de sa philosophie. Bossuet se plaint des gens qui n'ont que des adorations pour ses belles expressions. Arnauld invite sans cesse à se tenir en garde contre les séductions et les agréments de son discours, contre cette vivacité, cette noblesse d'élocution, ce langage figuré et sublime, ces expressions relevées et magnifiques, cet air de spiritualité par où il éblouit un grand

(1) Préface de *Rome sauvée*.

(2) *Essais de littérature*, 4^e vol. « Combien la rime, avait dit la *Logique de Port-Royal*, a-t-elle engagé de gens à mentir ? » (3^e partie, chap. 20.)

(3) « On attribue au P. Malebranche, d'ailleurs si poète en prose, d'avoir dit à votre sujet qu'il ne pouvait comprendre comment un esprit comme le vôtre s'y fût amusé. » *Lettre du P. André à Fontenelle*. (Le P. André, par M. Charma, 2^e vol., p. 39.)

(4) *Discours sur les motifs qui doivent nous encourager aux sciences*.

nombre de personnes. « Il écrit, dit-il, d'une manière si noble et si vive, qu'il est à craindre que, contre ses propres règles, il ne surprenne souvent le lecteur par les agréments de son discours, lorsqu'il prétend ne l'emporter que par la force des raisons (1). »

A ce parfum de spiritualité, à cette grâce mystique par où il égale Fénelon, Malebranche a souvent joint, surtout dans la *Recherche de la vérité*, le trait vif et acéré de Pascal et de La Bruyère. Qui a analysé avec plus de finesse, de verve et de vérité les erreurs et les maladies morales de l'imagination et des passions? Avec quel art incomparable il sait revêtir des plus vives et des plus saisissantes couleurs, des plus riantes images, les choses les plus abstraites! Quelle beauté d'imagination il répand sur les plus arides régions de la métaphysique! Qui mieux que lui eut l'art d'animer les hautes spéculations sur l'être et l'infini, par les sentiments les plus tendres, comme dit le P. André, que la beauté de la sagesse éternelle puisse inspirer à ses amateurs! Malebranche, qui a tant déclamé contre l'imagination, « en avait une, dit Fontenelle, très-noble et très-vive, qui travaillait pour un ingrat malgré lui-même, et ornait la raison en se cachant d'elle (2). » Ajoutons enfin que le grand Condé, qui s'y connaissait, disait, d'après le P. André, que Malebranche était la meilleure plume de France (3).

Nulle part, à ce qu'il nous a semblé, Malebranche ne s'é-

(1) *Lettre à un disciple de Malebranche*, 11^e vol., p. 100, édition Lefèvre.

(2) *Défense contre la réponse aux vraies et aux fausses idées*.

(3) Diderot dit la même chose en parlant de la *Recherche de la vérité*: « On y remarque du style, de l'imagination, et plusieurs autres qualités que le propriétaire ingrat s'occupait lui-même à décrier. » *Encyclopédie*, art. MALEBRANCHE. Dans son *Essai sur le beau*, le P. André prend la défense de l'imagination contre son maître, « qui lui a fait la guerre dans tous ses ouvrages, comme à une empoisonneuse publique. Mais s'il a remporté sur elle quelque victoire, comme nous n'en doutons pas, c'est à elle-même qu'il en est redevable, car on peut dire que jamais l'imagination ne l'a mieux servie que quand il l'a combattue. » « Vous avez trouvé le

lève plus haut comme écrivain que dans les *Méditations chrétiennes* (1). Au commencement du livre il adresse à Dieu cette prière: « Donnez-moi des expressions claires et véritables, vives et animées, en un mot dignes de vous et telles qu'elles puissent augmenter en moi et dans ceux qui voudront bien méditer avec moi la connaissance de vos grandeurs et le sentiment de vos bienfaits. » On dirait que cette prière a été exaucée, car ce langage digne de Dieu, Malebranche l'a parlé. Les *Méditations* sont un dialogue, sur un ton presque lyrique, entre le Verbe et la créature, à l'exemple des *Soliloques* de saint Augustin et de deux livres de l'*Imitation de Jésus-Christ*. La créature verse ses doutes dans le sein du Créateur, qui, la prenant en pitié, l'instruit et la réprimande avec bonté. Éclairée et touchée, elle s'abîme en son sein et entonne un hymne de reconnaissance et d'amour. Cette forme lyrique des *Méditations* (2), si élevée et si hardie, nous ravit, malgré les critiques et les railleries d'Arnauld, de Jurieu, du P. Dutertre et d'autres adversaires de Malebranche qui l'ont accusé de faire le Verbe malebranchiste. Ni dans Bossuet, ni dans Fénelon, on ne trouve de plus belles élévations de l'âme à Dieu. « L'art de l'auteur, dit Fontenelle, a su y répandre un certain sombre auguste et majestueux propre à tenir les sens et l'imagination dans le silence, la raison dans l'attention et dans le respect, et si la poésie pouvait prêter des ornements à la philosophie, elle ne pourrait pas lui en prêter de plus philosophiques. » Voltaire lui-même propose Malebranche comme le modèle du style philosophique: « Ce n'est point, dit-il, avec la familiarité du style épistolaire, c'est avec la dignité du style de Cicéron qu'on doit traiter la philosophie. Malebranche, moins pur que Cicé-

secret, lui écrit Leibniz, de rendre les choses les plus abstraites, non-seulement sensibles, mais agréables et touchantes, et d'en montrer l'influence sur la morale, laquelle est fondée sur la véritable métaphysique. »

(Correspondance de Leibniz et de Malebranche.)

(1) *Manuscrit de Troyes*.

(2) *Conseils à un journaliste*, édit. Beuchot, t. XXXVII, p. 394.

ron, mais plus fort et plus rempli d'images, me paraît un grand modèle en ce genre, et plutôt à Dieu qu'il eût établi ses vérités aussi solidement qu'il a exposé ses opinions avec éloquence. » Enfin c'est, au jugement de M. Cousin, un écrivain d'un naturel exquis et d'une grâce incomparable (1). Il n'a manqué en effet à Malebranche que plus de soin, de pureté et de correction pour prendre place à côté des écrivains de premier ordre du dix-septième siècle (2).

Ajoutons ici quelques détails d'après le P. André et le P. Adry, sur sa vie à l'Oratoire. Il a passé cinquante ans dans la maison de la rue Saint-Honoré, remplissant d'une manière édifiante tous ses devoirs de prêtre et de religieux. Pendant plusieurs années il s'acquitta avec exactitude des assujettissantes fonctions de maître des cérémonies, dans lesquelles nous avons quelque peine à nous représenter l'auteur de la *Recherche de la vérité*.

Autant il se montrait fier et, pour ainsi dire intraitable, dans le domaine des idées et des discussions philosophiques, autant il était doux, simple et accommodant dans le commerce ordinaire de la vie. Il jouait avec les enfants de chœur et les frères de l'Oratoire, il leur faisait même, avec une prodigieuse facilité, des contes pour les égayer. De même que Spinoza, il préférerait des jeux enfantins, qui ne laissent après eux aucun trouble dans l'esprit, à ceux qui appliquent davantage. Il se délassait aussi par des travaux manuels des travaux de l'esprit ; il construisait lui-même ses instruments d'observation, taillait des verres, comme Spinoza, avec cette différence, que ce qui n'était

(1) Introduction aux *Œuvres du P. André*.

(2) Une fois le manuscrit remis au libraire, il ne s'en occupait plus et ne revoyait jamais les épreuves. « Il travaillait beaucoup ses livres, dit le P. André, mais il ne s'occupait guère de l'impression. » (*Manuscrit de Troyes*.) — Voici comment M. Sainte-Beuve juge Malebranche, écrivain : « Excellent écrivain, facile, harmonieux, lumineux, spécieux, spacieux, il tenait autant qu'aucun des illustres, sa place dans le siècle. » (*Hist. de Port-Royal*, 5^e vol., p. 215.) Il dit ailleurs, à la page 269 : « Malebranche a une belle langue, facile et pleine d'ampleur, mais qui n'est pas strictement correcte, »

qu'un passe-temps pour lui, était un gagne-pain pour l'auteur de l'*Éthique* (1). Il travaillait aussi avec une adresse extrême le fer et le bois, et il avait le goût des mécaniques ; souvent même il était consulté par des ouvriers et des inventeurs de machines. Mais il conservait intacte toute la force de son esprit pour l'attention aux grandes vérités, pour la méditation des choses divines. Il était fier du surnom de *méditatif* que lui donnaient ses adversaires et quelques beaux esprits railleurs. « Ceux qu'on appelle méditatifs et visionnaires sont ceux, dit-il, qui rendent à la raison les assiduités qui lui sont dues (2). »

Pour méditer, il cherchait à s'isoler entièrement du monde extérieur, à fermer son âme à toutes les distractions des sens, à tous les spectacles et à tous les bruits de la nature. Aussi ne place-t-il pas la scène de ses *Dialogues*, comme Platon et Cicéron, sur les bords frais et riants de l'Illissus ou du Fibrène, ni dans des lieux enchantés qui partagent cette attention que l'âme doit à la seule vérité, mais dans une chambre obscure, où rien ne peut distraire l'esprit de l'invisible vérité. « Bien donc, mon cher Ariste, dit-il, au début des *Entretiens métaphysiques*, pour vous enlever dans la région heureuse toute remplie des beautés intelligibles, puisque vous le voulez, il faut que je vous entretienne de mes visions métaphysiques. Mais pour cela, il est nécessaire que je quitte ces lieux enchantés qui charment nos sens et qui, par leur variété, partagent trop un esprit tel que le mien... Allons nous renfermer dans votre cabinet, afin que rien ne nous empêche de consulter l'un et l'autre notre maître commun, la raison universelle (3). » Il avait, dit Fontenelle, si bien acquis la pénible

(1) Selon le P. Adry, il était fort agile et fort adroit de ses mains et de son corps dont il faisait tout ce qu'il voulait ; il a été même un des meilleurs joueurs de billard de son temps.

(2) 4^e *Entret. mét.*

(3) 1^{er} *Entret. mét.* « C'est un devoir, dit-il encore, dans le même *Entretien*, de fermer avec soin les avenues par lesquelles l'âme sort de la présence de Dieu et se répand dans les créatures. »

habitude de l'attention que, quand on lui proposait quelque chose de difficile, on voyait dans l'instant son esprit se pointer vers l'objet et le pénétrer.

Dans diverses circonstances de sa vie il fit preuve du plus grand désintéressement. Il donna à l'Hôtel-Dieu, en se réservant seulement une modique pension, une maison qu'il possédait rue Saint-Honoré, et un de ses frères l'ayant fait son héritier, il écrit, en 1703, à l'abbé Barrand : « à l'égard des affaires que me laisse la mort de mon frère, je ne sais point de meilleur expédient pour m'en délivrer que de renoncer à sa succession. J'ai assez de viatique pour le chemin qui me reste à faire (1). »

Pendant l'été, il quittait le cloître de la rue Saint-Honoré pour aller méditer aux champs, soit dans quelque maison de campagne de l'Oratoire, à Marine, près de Pontoise, à Raray dans le diocèse de Meaux, à Perseigne dans le diocèse du Mans (2), soit dans les terres de quelques grands seigneurs, ses disciples et ses amis, tels que le marquis d'Allemans (3) ou Pierre de Montmort (4) ; c'est à la campagne qu'il a composé ou du moins achevé quelques-uns de ses plus beaux ouvrages.

La plus grande gloire de l'Oratoire, avons-nous déjà dit, c'est Malebranche. Malheureusement pour l'honneur de l'Ordre, nous savons aujourd'hui que, lors de sa querelle avec Arnauld, il eut à y subir de la part de ses chefs et d'un certain nombre de ses confrères, attachés au jansénisme, des contrariétés et de petites persécutions qui le

(1) *Correspondance inédite*, publiée par l'abbé Blampignon.

(2) C'est à Raray qu'il écrivit son *Traité de morale* et ses *Entretiens sur la métaphysique* ; c'est à Perseigne qu'il acheva les *Méditations*.

(3) Le marquis d'Allemans était un grand seigneur fort ami des lettres et de la philosophie, et aussi un des amis les plus fidèles et les plus zélés de Malebranche. Dans la *Correspondance inédite*, publiée par l'abbé Blampignon, il y a des lettres du marquis d'Allemans à Malebranche.

(4) Pierre de Montmort, membre de l'Académie des sciences, disciple de Malebranche. C'est chez lui que Malebranche composa l'*Entretien d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois*. (Voir son *Éloge*, par Fontenelle.)

furent songer pendant quelque temps à quitter la congrégation (1).

Cependant, au milieu de ces tracasseries intérieures, le nombre de ses disciples augmentait, et sa renommée allait en grandissant. L'amie et l'élève de Descartes, la princesse Élisabeth, lut et admira, dans son abbaye de Hervorden, la *Recherche de la vérité*. Depuis Descartes, dit le P. André, elle n'avait rien vu de si beau ; elle écrivit à Malebranche une lettre pour le complimenter. C'est à son instigation que celui-ci composa son *Traité de morale* (2).

Comme la princesse Élisabeth, le prince de Condé lut et goûta les ouvrages de Malebranche. Pour mieux comprendre le *Traité de la nature et de la grâce*, il voulut en causer avec l'auteur, et le manda à Chantilly. Malebranche, dans une de ses lettres, parle de son séjour auprès du prince : « M. le prince me manda, il y a environ trois semaines, où j'ai demeuré deux ou trois jours ; il souhaitait de me connaître à cause de la *Recherche de la vérité* qu'il lisait actuellement. Il a achevé de la lire et en est extrêmement content, et du *Traité de la nature et de la grâce*, qu'il trouve si beau que jamais livre ne lui a donné plus de satisfaction. Il m'écrivit qu'il me fera l'honneur de m'en écrire encore plus parti-

(1) On lui causa, dit le P. André, mille chagrins qui, nonobstant la fermeté de son courage, lui firent naître l'envie d'en sortir. Le P. Adry dit, de même, que son général lui causa des chagrins, qu'il n'a jamais voulu révéler, mais qui lui firent penser quelque temps à sortir de l'Oratoire.

(2) Elle fut, dit le P. André, ravie de la *Recherche*. « Depuis Descartes elle n'avait rien vu de si beau, elle en voulut connaître l'auteur, pour cela elle s'adressa à madame l'abbesse de Maubuisson, princesse Palatine, sa sœur ; c'est ce qui la fit résoudre à honorer l'auteur d'une lettre de complimens dans laquelle cette grande princesse lui témoignait une estime, une confiance, une bonté extraordinaire. Malebranche touché lui répondit en exprimant sa reconnaissance dans les termes les plus tendres, parlant de philosophie, passant de la philosophie à la religion, pour essayer de la convertir. » Quelques lettres, malheureusement perdues, furent échangées, entre cette princesse et Malebranche.

culièrement. M. le prince est un esprit vif, pénétrant, net et que je crois ferme dans la vérité, lorsqu'il la connaît; mais il veut voir clair. Il m'a fait mille honnêtetés; il aime la vérité et je crois qu'il en est touché (1). » Au nombre de ces honnêtetés, il faut mettre, d'après le P. Adry, un bénéfice que le prince donna à Malebranche, et que celui-ci, avec la permission du prince, abandonne immédiatement à sa congrégation.

Telle était d'ailleurs la réputation de Malebranche qu'aucun étranger, pourvu qu'il ne fût pas tout à fait ignorant en philosophie, ne venait à Paris sans le visiter. Il reçut dans sa cellule de la maison de la rue Saint-Honoré les visites des plus grands personnages, entre autres, celle de Jacques II. C'est seulement dans les premières années du dix-huitième siècle, lorsque la querelle avec Arnauld fut terminée, lorsqu'il eut regagné par sa modestie et par sa douceur le cœur, sinon l'esprit, de la plupart de ses confrères, que Malebranche goûta enfin le calme et le repos, en même temps que sa renommée parvenait à son comble, en France et en Europe; alors seulement, suivant l'expression du P. André, Malebranche posséda la terre.

Mais déjà vieux, et toujours souffrant, il ne devait pas jouir longtemps de ce saint et glorieux repos, de cette méditation paisible de la vérité. Il était à la campagne, à Villeneuve-Saint-Georges, chez un ami de sa famille, le président de Metz, quand il ressentit les atteintes de sa dernière maladie. On se hâta de le transporter à l'Oratoire de la rue Saint-Honoré. Il voulut être mis à l'infirmierie commune à cause de l'autel qu'il voyait de son lit (2). Après une maladie de quatre mois et des souffrances aiguës, auxquelles avait succédé un grand affaissement, il mourut, le 13 octobre 1715. Pendant cette longue maladie, il s'était affaibli de jour en jour, et son corps s'était

(1) L'abbé Blampignon, *Correspondance inédite*.

(2) Ces détails sont empruntés à la *Notice du P. Adry*. La partie du manuscrit du P. André, découverte par l'abbé Blampignon, ne va que jusqu'en 1713, à l'affaire du P. de Tournemine.

desséché jusqu'à n'être plus qu'un vrai squelette : « Son mal, dit ingénieusement Fontenelle, s'accommoda à sa philosophie, le corps qu'il avait tant méprisé se réduisit presque à rien, et l'esprit, accoutumé à la supériorité, demeura sain et entier. Il n'en faisait usage que pour s'exciter à des sentiments de religion, quelquefois par délassement pour philosopher sur le dépérissement de la machine. Il fut toujours spectateur tranquille de sa longue mort dont le dernier moment, qui arriva le 13 octobre, fut tel qu'on crut qu'il reposait (1). »

(1) Tel aussi nous le montre le P. André, dans le récit de sa grande maladie de 1696, contractée à la suite des soins donnés à l'édition de l'*Analyse des infiniment petits* du marquis de L'Hôpital : « Dans les égarements de son esprit aliéné, il revenait sans cesse à ses pieuses méditations, toujours un peu philosophiques, mais, à leur ordinaire, toujours édifiantes. Le sentiment de ses vives douleurs, au lieu d'exciter ses plaintes, ne faisait, le plus souvent, que lui rappeler des idées qui lui étaient si familières, de la structure du corps humain. » — Voici son article dans le *Nécrologe de l'Oratoire*, p. 80 : « Il a été des plus célèbres philosophes de son siècle; mais sa grande réputation ne lui a rien fait perdre de sa douceur dans la conversation. Il a su allier une grande piété avec les études les plus abstraites et les plus profondes recherches de la philosophie. »